Traduction de E. ARMAND

15 f

divers aspects de l'anarchisme

qu'est-ce que l'anarchisme ? tract de FREEDOM

l'anarchisme : ce qu'il est et ce qu'il n'est pas
par Joseph LABADIE

l'anarchisme individualiste, par Henry MEULEN

ô anarchie, par John-Henry MACKAY

l'idée dominante

par Voltairine DE CLEYRE

(3e édition, revue)

C.I.R.A.

Editions de *l'en dehors* — Paris, Limoges
et ORLÉANS, 22, cité Saint-Joseph

1933

Qu'est-ce que l'Anarchisme ?

JOSEPH LABADIE.

L'ANARCHISME,

CE QU'IL EST ET CE QU'IL N'EST PAS

HENRY MEULEN.

L'ANARCHISME INDIVIDUALISTE

JOHN-HENRY MACKAY.

O ANARCHIE !

VOLTAIRINE DE CLEYRE.

L'Idée dominante

(Traduction de E. ARMAND.)

QU'EST-CE QUE L'ANARCHISME ?

Qu'est-ce que l'anarchisme ?

Une théorie sociale considérant comme l'idéal politique l'union de l'ordre avec l'absence de tout gouvernement direct de l'homme par l'homme; l'absolue liberté individuelle. (*Century Dictionary.*)

Qui sont les anarchistes ?

Ceux qui acceptent cet idéal, croyant que les résultats sociaux les plus élevés seront obtenus par la substitution du contrôle sur soi-même (self control) à toutes les autorités extérieures, civiles ou morales.

Qu'est-ce que l'autorité civile ?

La force qui intervient dans nos actions journalières créant et punissant les criminels, force appelée ordinairement Gouvernement.

Comment le Gouvernement crée-t-il des criminels ?

En protégeant un système injuste de distribution des utilités qui fait qu'un homme dépend de l'autre pour sa subsistance; s'il ne peut s'en procurer, force lui est de recourir à un acte criminel; alors, le Gouvernement le punit.

Ceci explique le vol, mais le meurtre ?

C'est la faim, ou la crainte des privations, qui poussent la plupart des hommes à des actes de violence.

Mais encore, comment expliquez-vous les meurtres résultant de la jalousie, de la haine, de la violence ?

Ou ce sont des actes de malades temporaires ou incurables, et qui demandent à être traités comme tels — ou c'est la survivance d'instincts primitifs qui seront surmontés, selon que le démontre l'expérience sociale, et par l'éducation et par l'extension des droits individuels. La législation répressive ne fait que les rendre plus sauvages encore; on ne peut pas guérir la vengeance par la vengeance.

Puisque les anarchistes prétendent que le crime est le résultat de l'injustice économique, quel effet aurait donc l'abolition du gouvernement sur la justice économique ?

Etant abolie la force qui protège les propriétaires des grandes sources de production et des moyens d'échange, les hommes auraient toute liberté d'expérimenter et de découvrir quel arrangement économique est le meilleur, au lieu d'être contraints d'accepter la décision de la majorité ou de la minorité dominante.

Quel système économique proposent les anarchistes ?

Ils se partagent en différentes écoles: socialiste, individualiste, communiste, mutualiste, etc...

Les termes anarchiste et socialiste ne sont donc pas contradictoires ?

Non. Ceux-là seulement les imaginent contradictoires qui confondent le Socialisme — hypothèse purement économique — avec le « Parti socialiste », organisation qui voudrait réaliser cette hypothèse par l'action politique.

Que veulent les anarchistes socialistes ?

Que le programme socialiste soit réalisé par l'action directe de la masse et non par les roueries politiciennes.

Quelle est la théorie individualiste ?

Que chacun a droit au produit intégral de son travail, qu'il l'ait effectué seul ou avec l'aide d'autrui.

N'en est-il pas ainsi aujourd'hui ?

Non. Dans l'état actuel des choses, à cause des trois grands monopoles de la terre, de l'argent, des brevets, nul ne peut obtenir le produit intégral de son labeur. Dès qu'ils seraient abolis, l'initiative individuelle entreprendrait les grands travaux que les personnes irréfléchies n'imaginent possibles que grâce au gouvernement; tout individu ayant la possibilité de pouvoir travailler pour son compte, nul ne travaillerait pour le compte d'autrui à moins de gagner autant que s'il travaillait seul.

Ce droit de propriété à son travail personnel n'exigerait-il pas un système gouvernemental ?

Son fonctionnement demande uniquement la garantie d'une association protectrice volontaire. Personne ne serait forcé d'accepter la protection de cette assurance s'il n'en voulait pas, ni d'en payer la prime.

Que sont les communistes ?

Ceux qui croient que la plus grande équité est obtenue par la production en commun et la consommation à volonté.

Pourquoi croient-ils ce système meilleur que l'Individualisme ?

Parce qu'ils ne croient pas possible qu'on puisse mesurer exactement la valeur du produit d'un homme. Ils ne croient pas non plus qu'il soit désirable de gaspiller de l'énergie à l'essayer, car là où il y a assez pour tous

— et à satiété — nul ne demande davantage que ce qu'il peut utiliser.

Les communistes croient-ils à la nécessité d'une Association protectrice ?

Là où on produit en commun, ce qu'on produit appartient à tous ceux qui veulent consommer. Dans ce cas, point besoin d'une Association protectrice.

Que proposent les mutualistes ?

Une combinaison du principe individualiste avec celui d'une coopération ouvrière extensive. Les mutualistes considèrent le syndicat actuel comme le noyau du futur groupe producteur. Supposons que le syndicat des briquetiers entreprenne la construction des bâtiments; il émettra des bons, représentant le temps passé au travail, lesquels bons seront reçus en paiement comme les billets de banque actuels; les autres organisations entreprendraient les travaux se rattachant à leurs spécialités; une fédération mondiale de syndicats confédérés finirait par se créer. L'employeur serait finalement éliminé.

Croyez-vous que ces différents systèmes pourraient co-exister ?

Oui. Dans une « Société libre », tout individu, tout groupement (grand ou petit), aura pleine faculté d'expérimenter sa méthode. Sans doute, un système pourra mieux s'adapter qu'un autre à certains tempéraments, à certaines localités.

Supposons qu'un système d'équitable distribution règne, sera-ce l'anarchie ?

Non. L'anarchisme énonce un message spirituel autant qu'économique; une distribution équitable ne serait qu'une base.

Une base, mais dans quel but ?

Afin de développer librement toutes les puissances latentes au dedans de l'âme individuelle, étouffées ou suffoquées par les autorités civiles et morales.

Qu'entendez-vous par Autorité morale ?

La violence exercée par le clergé qui s'arroge de définir pour l'humanité tout entière, ce qu'il faut entendre par bien, mal, vertu, vice — c'est ce qu'on appelle ordinairement religion.

Vous considérez alors la Religion comme un mal ?

Non, tant qu'elle est la libre expression de l'aspiration

individuelle. Elle devient un mal lorsqu'elle s'organise dans le but d'imposer des conceptions universelles ou des codes moraux à ceux qui ne les acceptent pas. Sous une pareille forme organisée, elle est le pire des maux.

Vous ne condamnez donc pas le christianisme ?

Non. L'un des plus grands parmi les anarchistes, Tolstoï, était aussi un des plus grands chrétiens. Nous ne condamnons pas non plus le Bouddhisme, le Brahmanisme, le Confucianisme ou autre doctrine religieuse quelconque, dès lors qu'elle est la libre expression des plus hautes aspirations de l'individu. Cependant, nous pensons que dans un état de liberté complète, on atteindra à de plus hautes aspirations encore, et le mieux c'est le but de l'humanité.

Croyez-vous en l'amour ?

Oui. C'est par l'amour que nous voulons sauver le monde. C'est au sentiment de l'universel amour humain que l'anarchisme fait surtout appel.

Croyez-vous au mariage ?

Nous ne croyons pas aux formes ni aux cérémonies, l'amour se suffit à lui-même. Il n'y a pas de sceau supérieur à l'amour, une cérémonie ne peut rien y ajouter en fait de perfection.

Mais qui décidera de la perfection de l'union sexuelle ?

Nul ne peut décider pour autrui; ceux qui la contracteront décideront pour eux-mêmes.

Supposons qu'ils reconnaissent s'être trompés, se sépareront-ils ?

Certes, leur désir de se séparer constitue une raison suffisante.

Mais cela n'implique-t-il pas la dislocation de la famille?

Certes, mais il vaut mieux que se disloque une famille qui n'est maintenue que par une force extérieure: le seul résultat auquel elle peut aboutir est de faire des misérables.

Pourquoi certains anarchistes sont-ils appelés des « anarchistes philosophiques ? »

L'anarchisme étant une philosophie, c'est un pléonasme. Cependant, durant une période primitive d'agitation populaire, certains « résistants passifs » se servirent de cette expression afin de se distinguer de ceux qui prêchaient une résistance violente aux attaques de l'autorité. On

entend donc par « anarchistes philosophiques » ceux qui ne veulent que résister passivement à la violence autoritaire.

L'anarchisme enseigne-t-il la violence ?

Non. L'anarchisme est la négation de la violence. En abolissant les causes qui les produisent, les actes de violence deviendraient de plus en plus rares, pour finir par disparaître entièrement.

Pourquoi alors des actes de violence sont-ils commis par des anarchistes ?

Certains anarchistes prétendent qu'en l'état actuel des choses, ils sont forcés de désavouer leurs principes quotidiennement, tant et si bien que toutes leurs protestations restent sans effet. Ils disent donc: « Supposons que grâce à un désaveu unique, je puisse faire une protestation effective, étant entendu que je suis disposé à en subir toutes les conséquences, c'est mon affaire. Je prouve ainsi ma désapprobation de l'état de choses présent ».

A quelle tendance économique se rattachent les anarchistes dont vous parlez ?

A aucune tendance en particulier, car chacune d'elles compte des anarchistes révolutionnaires et des anarchistes non résistants.

Pourquoi les anarchistes non résistants ne condamnent-ils pas les autres ?

Un anarchiste *ne peut pas* en condamner un autre, sous peine d'inconséquence, il peut seulement exprimer sa désapprobation d'un écrit, d'une parole, d'un geste et en expliquer ses raisons à autrui. — (Tract édité par *Freedom*, de Londres.)

L'ANARCHISME, CE QU'IL EST ET CE QU'IL N'EST PAS

Donc, vous voulez que je vous dise ce qu'est l'anarchisme? Je veux bien essayer et de la manière qui est la mienne — c'est-à-dire la plus simple — de vous démontrer enfin que ce n'est pas ce qu'en disent généralement les journaux capitalistes et volontairement mal informés, menteurs, insensés, déloyaux.

En premier lieu, je conseille à ceux qui veulent savoir la vérité au sujet de l'anarchisme, de ne pas se renseigner auprès de ses ennemis, mais de s'adresser à des anarchistes et de lire la littérature anarchiste. Et il n'est pas toujours bon de s'en tenir à ce qu'une, deux personnes et même une demi-douzaine peuvent en dire, quand bien même elles s'appelleraient anarchistes. Renseignez-vous auprès d'un bon nombre d'entre elles et biffez les définitions sur lesquelles elles ne sont pas d'accord. Ce qui restera, selon toute probabilité, sera la vérité. Par exemple, qu'est-ce que le christianisme? Demandez-le à une douzaine de personnes et même davantage et il est probable que leurs réponses ne corcorderont pas sur tous les détails. Elles seront vraisemblablement d'accord sur un petit nombre de propositions fondamentales. Ces quelques propositions se rapprocheront davantage de la définition exacte du christianisme que leurs définitions personnelles. Ce procédé d'élimination est, à mon sens, le meilleur moyen de définir une philosophie. C'est la méthode que j'ai employée pour me rendre compte de ce que c'était que l'anarchisme et j'ai tout lieu de croire que je suis arrivé assez près de la vérité.

Selon Benjamin R. Tucker, l'anarchisme est une doctrine qui implique « que les affaires humaines soient réglées par des individus ou des associations volontaires et que l'Etat soit aboli ».

L'Etat, c'est « l'incarnation du principe d'empiètement en un individu ou une troupe d'individus, s'arrogeant le droit d'agir comme représentants ou maîtres de la population totale d'un territoire donné ».

Le Gouvernement, c'est « la sujétion de l'individu non envahissant (qui n'attente pas à la personne ou aux circonstances d'autrui) à une volonté extérieure à lui ».

Ceci dit, souvenez-vous de ces définitions et n'employez pas les mots « état », « gouvernement », « anarchie » dans un autre sens que celui que leur donnent les anarchistes. Les définitions ci-dessus sont, d'ailleurs, généralement admises partout par les anarchistes.

Selon Herbert Spencer et d'autres, l'origine de l'Etat, c'est la guerre, la guerre d'agression, la violence — il s'est toujours maintenu par la violence. La fonction de l'Etat dans tous les temps, ç'a été de gouverner — c'est-à-dire

de forcer les classes dominées à faire ce que les classes dominantes voulaient qu'elles fissent.

L'Etat, c'est le roi dans une monarchie, le roi et le parlement dans une monarchie constitutionnelle, le corps législatif dans une république, un parti dans un régime de dictature, la majorité des votants dans les démocraties où existe le système du referendum. L'histoire indique que mentalement, moralement, économiquement, les masses s'améliorent dans la mesure où s'affaiblit la puissance que l'Etat s'arroge sur les individus. Dans la mesure où l'homme est plus éclairé à l'égard de ses intérêts, individuels ou collectifs, il veut que l'autorité obligatoire sur sa personne ou sa conduite soit abolie. Il fait remarquer que l'Eglise a prospéré au temporel, pour ne rien dire du spirituel, là où l'individu n'est plus obligé de l'entretenir ou de croire à ses dogmes, sous peine d'être considéré comme hérétique, maltraité ou brûlé. Il fait remarquer que les gens s'habillent bien mieux depuis que l'Etat n'intervient plus en matière de vêtements — que là où on peut choisir son compagnon ou ses compagnes, on est plus heureusement uni, sexuellement parlant — qu'on se trouve bien mieux sous tous les rapports là où les lois ne réglementent plus la coupe des cheveux, les déplacements, le nombre des vitres des fenêtres, la chique de tabac, les baisers le dimanche. Avant la révolution en Russie (et cela n'a pas changé beaucoup depuis) — et ailleurs — on ne pouvait pas aller de la ville à la campagne et vice versa sans une licence spéciale, imprimer ou lire livres et journaux sans passer par la censure, ni offrir l'hospitalité à un ami jusqu'au lendemain matin sans en avertir la police. Dans les pays les plus libres, nominalement parlant, l'individu est dépouillé par le collecteur d'impôts, rossé par les gardiens de l'ordre, condamné à l'amende et jeté en prison par les tribunaux — bref, entravé par l'autorité de mille manières, alors même que sa conduite n'offre rien d'agressif ou de contraire au principe de l'égale liberté.

C'est une erreur fréquente — et cette erreur est commise par quelques anarchistes — de déclarer que l'anarchisme vise à établir la liberté absolue. L'anarchisme est une philosophie pratique et ne vise pas à l'impossible. Ce que veut l'anarchisme, c'est de rendre le principe de l'égale liberté accessible à tout humain. Sous ce régime,

la majorité n'a pas plus de droits que la minorité, la multitude pas plus de droits qu'une seule unité humaine. Le principe de la liberté égale implique que tout être humain a des droits égaux à tous les produits de la nature, et cela sans payer quoi que ce soit; que ce que chacun produit lui appartient en propre et qu'aucun individu ou collection d'individus — qu'il s'agisse de hors-la-loi ou du gouvernement — n'a le droit de lui en soustraire une partie sans sa connaissance ou son consentement — que chacun peut échanger ses produits partout où il le veut — qu'il peut coopérer avec ses semblables s'il lui plaît ou les concurrencer dans n'importe quelle activité de son choix — qu'aucune restriction ne peut lui être opposée concernant ce qu'il imprime, ou lit, ou boit, ou mange, ou accomplit, tant qu'il n'empiète pas sur le droit de ses semblables d'en faire autant que lui.

Nul criminel ne peut être anarchiste, car le crime consiste à faire tort à un autre en lui faisant violence — et c'est l'opposé de l'anarchisme.

Nul ne peut tuer autrui (sauf quand sa vie est en jeu) et être anarchiste, parce que ce serait nier à autrui le droit de vivre et c'est l'antithèse de l'anarchisme.

Ce ne sont donc que les ignorants et les déloyaux qui traitent les anarchistes d'assassins et de criminels.

On ne peut être anarchiste et faire des choses anti-anarchistes en elles-mêmes.

L'anarchisme veut baser sur l'occupation et l'usage le droit au sol — abolissant du même coup le loyer de la terre.

L'anarchisme veut garantir à chaque individu, à chaque association le droit d'émettre une valeur d'échange — abolissant du même coup le loyer ou l'intérêt de l'argent, dans la mesure où cela est compatible avec la coopération et la concurrence.

L'anarchisme considère comme injustes les brevets et les droits d'auteurs — il veut abolir le monopole par l'abolition des brevets.

L'anarchisme nie à un corps constitué quelconque le droit de prélever sur un individu quelconque une redevance ou un impôt qui ne lui plaît pas — il veut que la taxe soit volontaire, comme c'est le cas pour les églises séparées de l'Etat, les « trade-unions », les sociétés d'assu-

rances et de secours mutuels et toutes les associations volontaires.

L'anarchisme affirme que la liberté dans toutes les sphères de la vie est encore le meilleur moyen d'amener l'espèce humaine à un niveau d'existence plus heureux.

On a dit que l'anarchisme n'est pas le socialisme. C'est une erreur. L'anarchisme est du socialisme volontaire. Il y a deux espèces de socialisme — archiste ou anarchiste, autoritaire ou libertaire, étatiste ou non-étatiste. C'est-à-dire que tout ce qui est proposé en vue d'améliorations sociales augmente ou restreint le pouvoir des forces et des volontés extérieures sur le développement de l'individu. Si ce pouvoir augmente, ces améliorations sont archistes; s'il diminue, elles sont anarchistes.

Enfin, l'anarchisme est synonyme de liberté, indépendance, autonomie, non-interventionnisme, « laissez faire », autogouvernement, antiautoritarisme, « occupez-vous de vos affaires et ne vous mêlez pas de celles du voisin », et ainsi de suite. — Joseph A. LABADIE.

L'ANARCHISME INDIVIDUALISTE

Les rapports du capital avec le travail

Cette étude est intitulée « l'anarchisme individualiste » afin que le lecteur puisse, dès l'abord, comprendre clairement que je suis hostile au communisme anarchiste, tel qu'on entend ce terme aujourd'hui. Bien que le vocable anarchisme n'implique pas en lui-même de plan social défini, mais une protestation contre l'autorité coercitive, il a cependant été tacitement convenu qu'il s'entendait d'un système de société où se trouve abolie l'institution de la propriété privée. Se rallier à l'anarchisme présuppose qu'étant donné deux méthodes d'en finir avec un mal social, la préférence ira à celle des deux méthodes qui implique le moins d'empiètement sur l'individu. L'erreur du communisme, selon moi, c'est de prétendre que le malaise social actuel provient de la liberté *illimitée* de passer contrat, alors qu'il néglige que dans la branche la plus importante des relations humaines — la méthode

de diffusion de la confiance mutuelle entre les individus — l'Etat est intervenu violemment durant des siècles avec des résultats désastreux pour l'équité et la prospérité sociales.

Mes lecteurs, qui sont anarchistes avant d'être communistes, trouveront peu de sujets plus dignes d'étude que le mécanisme des rapports qui relient le capital au travail, en un mot l'argent.

Considérons un moment ce qu'il faut entendre par « l'avance » faite par le capital au travail. Lorsqu'un homme a produit davantage que ses besoins, il se trouve en position de faire un prêt à quelqu'un d'autre, lequel, nanti de ce capital, se trouve à même de produire à son tour. Là où n'existe pas une parfaite confiance mutuelle, l'emprunteur fait au prêteur un billet promettant de rembourser le prêt à telle date. Le prêteur peut désirer acheter des produits avant l'échéance du billet, et il se peut aussi que les étrangers n'acceptent pas la signature de l'emprunteur; de là la nécessité d'un tiers dont la fonction est d'endosser les billets de toute personne digne de confiance. Ce tiers a pour profession spéciale d'apprécier l'honnêteté des producteurs en devenir, et le milieu social n'accepte ses billets et ne les fait circuler que lorsqu'il est certain de la sûreté de ses appréciations.

L'évolution de la banque et l'émission libre

Qu'on remarque de suite les effets de l'intervention de l'Etat.

Primitivement, ce garant public était obligé de prêter de l'or aux acheteurs en puissance parce que la confiance mutuelle n'était pas assez établie pour permettre la circulation d'un document écrit constatant le fait que telle ou telle personne était autorisée à acheter. De là naquit le métier d'usurier, lequel, en Angleterre — pays destiné à prendre bientôt la première place au point de vue du commerce, — fut graduellement absorbé par les orfèvres. A mesure que s'établit la réputation de l'orfèvre, il lui fut possible d'émettre des billets portant promesse de payer de l'or au porteur sur demande au lieu d'or même; aussitôt qu'on se rendit compte qu'on pouvait obtenir à volonté de l'or en échange de ces billets, on s'en servit dans les échanges au lieu de métal. L'avantage qui résulta de cette

innovation pour la collectivité fut considérable; grâce à elle, le banquier — comme on finit par dénommer l'orfèvre — fut mis à même de consentir de beaucoup plus grandes avances au producteur qu'il lui eût été possible de le faire en se servant de métal. En prêtant du papier, moyen bon marché et élastique, le banquier put réunir la richesse et la capacité productrice aussitôt qu'elles surgissaient. La liberté pour n'importe qui de s'établir comme banquier aurait réduit le coût de l'émission de ce papier au minimum possible; à mesure que la collectivité se serait accoutumée à contrôler la valeur des émissions du banquier, — c'est-à-dire dès qu'une méthode serait intervenue de se rendre compte si le banquier limitait ses prêts uniquement à ceux capables de produire de la richesse et de payer les billets à échéance, — la demande d'or en échange de papier aurait graduellement disparu; la voie aurait été ouverte à la monétisation à bon compte de toutes les formes de capacités productrices; toute personne dont la réputation d'industrie et de loyauté était suffisamment connue du banquier local aurait pu obtenir un prêt à longue échéance qui lui eût permis de s'établir, le chômage et les bas salaires se limitant dès lors aux incapables.

En Angleterre, cependant, où ce système atteignit le summum de perfection, l'Etat découvrit bientôt la valeur du privilège de payer ses dettes avec du papier au lieu d'or. Dès 1694, le gouvernement anglais intervint et, en échange d'un prêt que son crédit n'avait pu lui procurer sur le marché libre, concéda le monopole de l'émission des billets à une corporation privée, avec ce résultat que les moyens d'établir de nouvelles industries furent sérieusement réduits. On peut dire sans exagération que l'histoire du commerce en Angleterre, de 1694 à ce jour, a consisté en une lutte continuelle entre cette banque privilégiée — la Banque d'Angleterre — et le peuple; la masse toujours croissante des échanges de ce dernier justifiant son cri vibrant pour un moyen d'échange plus élastique, cri dont le monopole dont s'agit a tenu peu compte, retranché qu'il se trouvait derrière la protection de l'Etat.

Avec relativement peu de modifications, cet état de choses a persisté jusqu'à notre époque. En 1933, la Banque d'Angleterre possède encore le monopole de l'émission des

billets, bien que le nombre de ceux qu'elle peut émettre ait été légalement limité.

Nous pouvons affirmer, en y insistant, que le malaise social, sous sa forme actuelle, ne se serait jamais produit si, dès les premiers jours de la révolution industrielle, parfaite liberté avait existé dans le mécanisme des avances du capital au travail. Les premiers manufacturiers n'auraient pu qu'à grand peine conserver la jouissance des énormes bénéfices que rapportèrent à leurs détenteurs les premières machines, s'il avait existé des facilités permettant à tout travailleur capable d'obtenir le nécessaire pour fonder lui-même une industrie. L'extension des industries aurait eu pour résultat de faire vendre les produits à meilleur marché, cela tandis qu'elle aurait utilisé en son entier le travail déplacé par l'introduction du machinisme et que les salaires auraient monté. Il n'y a pas de raison pour que ce procédé ne se soit pas continué jusqu'à ce que les ouvriers recevant des salaires de plus en plus élevés et les patrons tirant de leurs entreprises des bénéfices de moins en moins considérables, un moment soit venu où il n'eût pas été de l'intérêt du travailleur le plus capable d'assumer les responsabilités d'un patron. Dans un pareil système, l'exploitation du salarié par le salarieur aurait été nulle, et on n'aurait jamais entendu réclamer l'abolition de la libre concurrence.

Durant les XVIII[e] et XIX[e] siècles, l'Angleterre devint le pays le plus important du monde au point de vue du commerce; et tous les pays civilisés ont servilement suivi son exemple en prohibant l'émission des billets par les banques privées. En présence de cette prohibition, les banques se sont rejetées sur le chèque et, au moyen de cet instrument, ont accompli de véritables miracles en ce qui concerne l'économie de l'usage de l'or. Mais le désavantage fondamental du chèque — quand on le compare au billet — est son manque de puissance de circulation: nous n'acceptons de chèques que des personnes dont l'honnêteté nous est personnellement connue, alors que le billet circule de mains en mains parmi des personnes absolument inconnues les unes aux autres. Le résultat de l'interdiction de la libre émission des billets, c'est que la masse des producteurs se voit réduite à se servir de la quantité existante ou, à son défaut, d'or. Chaque fois

que le coût du prêt — le taux de l'escompte — baisse, les affaires deviennent plus prospères, de nouvelles entreprises voient le jour, la demande de travail augmente et les salaires croissent, mais les sommes qu'exigent l'augmentation des salaires et celles des échanges domestiques drainent l'or des banques de telle sorte que les banquiers, pour protéger leur or, sont forcés de restreindre leurs avances. Cette restriction des prêts amène des faillites; les salaires baissent, il s'ensuit une vague de chômage et l'ouvrier s'en prend au patron du salaire ridiculement bas qu'il lui offre. La lutte entre les nations à l'heure actuelle a pour but de se procurer autant d'or que possible à l'usage des banques; chaque fois qu'un pays éprouve un accroissement de prospérité, il a besoin d'or. L'Etat lui ayant interdit de se fournir lui-même de papier, il est forcé d'attirer le métal étranger en haussant le taux des opérations de banque, ce qui commence par rendre impossible, dans le pays même, la vie de quantité d'industries. En présence de cette demande d'or, les autres pays ne peuvent protéger leurs réserves monétaires qu'en élevant leurs propres taux d'escompte et en restreignant en proportion les prêts à leurs clients. C'est là l'explication du malaise profond dont souffre l'industrialisme moderne, c'est-à-dire l'insuffisance des salaires et le fait que les patrons, tout en faisant de beaux bénéfices, sont forcés périodiquement de suspendre la production par suite du manque de puissance d'achat de la collectivité. De plus, la crainte où, par suite de la prohibition légale de l'émission libre, vivent les banques de voir leur or se drainer, les oblige, même en temps normal, à réserver leurs prêts à longue échéance aux emprunteurs possédant des garanties d'une espèce telle qu'elles soient négociables même dans les périodes où l'or fait défaut — c'est-à-dire aux périodes où le taux de l'escompte est élevé, où les débiteurs ont peine à faire face à leurs engagements, où les valeurs de tout repos sont seules négociables.

Aujourd'hui, les banques ne consentent de prêts à bon compte et à longue échéance qu'aux emprunteurs possédant valeurs, hypothèques, etc., — conditions qui privent les masses des petits industriels des avantages d'un crédit bon marché et qui limitent à quelques privilégiés le monopole de l'Industrie. Si les banques avaient pu libre-

ment remplacer dans les échanges l'or par le papier chaque fois qu'elles l'auraient jugé convenable, il y a longtemps que le milieu social, habitué à l'usage du papier monnaie, aurait renoncé à l'emploi de l'or. Il est évident que moins un banquier a besoin d'or, plus il peut prêter à meilleur compte, plus aussi il devient facile de se procurer des machines.

La situation est, il est vrai, tant soit peu compliquée, vu la longueur du temps durant lequel nous avons permis aux patrons de conserver leur monopole comparatif du machinisme, mais elle n'est pas désespérée. Accordons aux individus auxquels le milieu social donne sa confiance la faculté d'émettre les notes de crédit qu'ils jugent convenables. Il en résultera des facilités inconnues pour des nouvelles combinaisons de capitaux concurrençant les trusts boursouflés, maîtres actuels du marché! Et cette concurrence ne sera pas étouffée, comme elle l'est aujourd'hui, par un drainage automatique des réserves d'or bancaires du pays. Toute nouvelle concurrence tend à réduire le prix des produits et à augmenter les salaires, préparant ainsi le retour aux conditions idéales que j'ai esquissées plus haut.

Les communistes libertaires et la liberté du crédit

Je propose résolument la question à mes lecteurs afin de voir combien on en compte dans le mouvement communiste qui aient jamais considéré sérieusement ce sujet. Les communistes libertaires s'élèvent contre le Socialisme d'Etat parce qu'ils craignent — et à mon sens, ils ont raison — la tyrannie d'une institution centrale possédant tous les moyens de production. Ils proposent l'établissement de petites communes indépendantes échangeant entre elles les produits de leur travail. Sous ce régime, l'individu n'est libre que dans la mesure où existent d'autres communes qui consentent à le recevoir s'il désire fuir la sienne pour échapper à des réglementations peut-être humiliantes. Lorsque chaque être individuel possède le droit de décider pour soi-même s'il veut payer quelqu'un d'autre pour travailler pour lui, et lorsque la rémunération offerte à ce quelqu'un d'autre est suffisante pour le faire renoncer à l'occasion, offerte librement à tout homme le méritant, de produire pour son compte, la société peut certainement être considérée comme plus anarchiste que

lorsqu'une règle inflexible dispose que tous les membres d'une commune particulière devront apporter leurs produits à la « marmite commune » et consommer selon ce que la majorité décidera. D'ailleurs, la libre concurrence n'implique pas nécessairement retour à l'artisanat: c'est la méthode la plus économique de production qui prévaudra. La liberté de mutualité en fait de crédit garantira que tout possesseur de machines paye aux ouvriers un salaire élevé et vende les produits à aussi bon compte *que lui permettra ses bénéfices*, — étant entendu que ces patrons seront continuellement exposés à la concurrence possible d'autres détenteurs de machines.

Il reste à voir si le mouvement communiste libertaire renferme assez de vitalité d'appréciation et de puissance d'application pour étudier, absorber cette question de la liberté du crédit et l'amener à sa conclusion. Nombre d'économistes accordent que le communisme anarchiste est l'idéal ultime de la société. Cependant, il exige, pour être pratiqué, une confiance mutuelle portée à la perfection. Si nous accordons notre confiance à une personne qui n'en est pas digne, ses dispositions à la malhonnêteté ne se trouvent qu'encouragées par l'occasion offerte. C'est ce qui a donné lieu, dans les collectivités civilisées, au système des échanges, dans lequel nous ne livrons les produits de notre travail qu'à l'individu qui peut nous apporter des preuves qu'il a produit ou peut produire de la valeur; et cette preuve est la monnaie. Dans les temps primitifs, cette monnaie doit représenter elle-même une valeur et on se sert d'or ou d'argent. Plus tard, l'administration de la justice se perfectionnant, et la confiance mutuelle s'accroissant, nous nous servons de papier, garanti par un professionnel à même de juger de l'honnêteté de l'émetteur. Dans l'avenir, le billet individuel portant promesse de créer de la richesse pourra peut-être circuler sans endossement professionnel. Et ce sera un prélude au communisme final. Mais la confiance mutuelle est une plante timide qui ne se développe bien que sous le climat de la liberté; que l'être individuel choisisse ceux avec qui il veut coopérer, qu'il puisse discuter les termes mêmes de cette coopération, qu'il décide librement combien de son avoir il donnera en échange de ce qu'offre autrui, — et nous pouvons être certains que le système qui est le plus conforme aux intérêts de la majorité s'affirmera graduellement.

Henry MEULEN.

O ANARCHIE !

Calomniée, maudite, incomprise, tu es la terreur, l'effroi de notre siècle.

« Tu es le naufrage de tout ordre — s'écrie la multitude — la rage incessante du meurtre et de la guerre. »

Qu'ils crient! A ceux qui ne se sont jamais efforcés de découvrir la vérité qui gît derrière un mot, à ceux-là, le véritable sens du mot n'a pas été donné. Ils continueront à être des aveugles parmi les aveugles.

O mot si clair, si fort, si pur, tu exprimes tout ce que j'ai pris pour cible. Je te laisse à l'avenir!

Il est à toi dès que chacun s'éveillera à son destin. Sera-ce dans la clarté du soleil? Dans le frémissement de la tempête? Je n'en sais rien... mais la terre le verra.

Je suis un anarchiste. Et c'est pourquoi je ne veux ni dominer ni être dominé.

John Henry MACKAY.

L'IDEE DOMINANTE

I

L'enseignement qui prévaut de nos jours est que les idées ne constituent qu'un phénomène secondaire, impuissant à déterminer les actes ou les relations de la vie. On les assimile volontiers à l'image que réfléchit le miroir et qui dirait au corps dont elle reproduit l'aspect: « *Je* veux *te* former ». A vrai dire, si nous savons parfaitement qu'une fois le corps éloigné du miroir, il ne reste rien de l'image, nous n'ignorons pas non plus que le corps réel a sa vie à vivre, insouciant de ses représentations fantômatiques et passagères — en réponse aux sollicitations toujours changeantes des choses qui lui sont extérieures.

C'est ainsi que la soi-disant conception matérialiste de l'Histoire, les Socialistes modernes et une majorité considérable d'Anarchistes, voudraient que nous considérions le monde des idées, des réflexions changeantes comme sans consistance, n'ayant rien à faire dans la détermination de la vie individuelle, constituant, telles les images formées dans le miroir, comme autant de représentations apparentes, de relations matérielles données, mais absolument impuissantes à influencer le cours des choses matérielles. Pour eux l'esprit est un miroir vierge, quoiqu'à dire vrai il ne le soit jamais entièrement, puisque sans cesse en présence de la réalité matérielle et destiné à réfléchir une ombre quelconque. Aujourd'hui je suis quelque chose et demain je serai autre chose si la scène est modifiée. Mon moi, mon Ego, est un fantôme qui balbutie, qui pirouette dans le miroir, qui gesticule, qui se transforme, d'heure en heure ou de moment en moment, rayonnant de la lueur phosphorescente d'une réalité trompeuse, fondant comme le brouillard sur les hauteurs. Les rocs, les prés, les bois, les ruisseaux, les maisons, les utilités, la chair, le sang, les os, les nerfs constituent des réalités avec, pour chacune, un rôle défini à jouer — douées des caractéristiques qui persistent en dépit des modifications.

Mais mon Ego, lui, ne persiste pas; chaque modification des choses que je viens de nommer le reconstruit tout à nouveau.

Je pense que ce déterminisme implacable est une grande et lamentable erreur qui domine notre mouvement avancé. Certes, il fut un antidote salutaire contre la grande mystification théologique du Moyen Age, c'est-à-dire l'idée que l'Esprit constituait une entité absolument irresponsable, promulguant des lois de son propre chef à l'instar d'un Empereur absolu, en dehors de toute logique ou de toute suite ou de toutes relations — souverain sur la matière et se déterminant lui-même suprêmement; certes, je crois que la re-conception moderne du Matérialisme a accompli œuvre saine en crevant cette bulle d'orgueil et en replaçant l'homme et « son âme » à « sa place dans la nature »; cependant je crois qu'il y a là aussi une limite et que l'idée de la domination absolue de la matière est une erreur aussi dangereuse que le concept de l'Esprit comme existant en dehors de toutes relations avec l'extérieur; je pense même qu'en ce qui concerne l'influence sur la conduite personnelle, cette dernière conception a été la plus nuisible des deux.

La doctrine du libre arbitre a suscité des fanatiques et des persécuteurs qui, partant de ce point que les hommes pourraient être bons dans toutes les circonstances — si seulement ils le voulaient — ont cherché à persuader la volonté d'autrui à l'aide des menaces, des amendes, des emprisonnements, de la torture, des galères, de la roue, de la hache, du bûcher — et tout cela afin de rendre bons les méchants et de les sauver en dépit de leur volonté obstinée. Mais si la doctrine spiritualiste — l'âme en premier lieu — a produit de tels êtres, la doctrine du Déterminisme matérialiste a produit des natures changeantes, indulgentes quant à soi, sans dignité, parasites, qui sont « ceci » maintenant et « cela » à un autre moment, et, par principe, ne sont rien. « Mes circonstances m'ont ainsi déterminé » déclare le déterministe absolu; et la discussion n'est plus possible. Pauvres images de miroir, que pourraient-ils faire? A la vérité, l'influence de caractères de ce genre n'égale jamais celle du persécuteur par principe. Pour un seul de ce dernier type, on rencontre cent de ces caractères faciles, veules, prêts à s'adapter à

n'importe quel moule, trouvant une excuse commode dans le concept déterministe. La balance du mal causé par l'une ou l'autre doctrine se maintient donc à peu près égale.

Ce qui nous manque, c'est une appréciation exacte de la puissance et du *rôle* de l'Idée. Je ne me crois pas apte à fournir cette exacte appréciation. Je ne pense pas non plus que, même doué d'une intelligence *supérieure* à la mienne, quelqu'un puisse le faire — et cela d'ici longtemps. Je puis cependant en montrer le besoin et en fournir une appréciation grossière.

Et voici: En tout premier lieu, à la formule reçue du Matérialisme moderne: « Les hommes sont ce que les font les circonstances », j'oppose cette proposition: « Les circonstances sont ce que les hommes les font ». Je prétends que ces deux formules sont vraies jusqu'au moment où les forces en conflit s'équilibrent ou que l'une d'elles est mise en infériorité. En d'autres termes, mon idée de l'esprit ou du caractère individuel est que ce n'est pas une réflexion impuissante d'une circonstance momentanée de matière et de forme, mais un agent activement à l'œuvre, réagissant sur son environnement et transformant les circonstances, parfois légèrement, parfois considérablement, parfois — bien que peu fréquemment — entièrement.

II

Si nous regardions autour de nous pour découvrir quelle idée domine notre civilisation contemporaine, je ne sais si nous trouverions quelque chose de plus attrayant que la créature de pierre qui symbolise l'âme du Moyen Age: cette sculpture qui peuple les cathédrales, contorsionnée, à demi-informe, aux ailes de dragon, à la face large, sombre, tendue, dirigée les yeux aveugles vers le soleil levant.

La relativité des choses s'est modifiée: l'Homme s'est élevé et Dieu s'est abaissé. Le village moderne possède des demeures plus confortables et des églises moins prétentieuses. De même, la conception de la saleté et de la maladie comme des afflictions fort recherchées, dont l'endurance patiente est un moyen de gagner le pardon de la Divinité, a fait place à la promulgation emphatique de

d'hygiène. Nous avons des institutrices publiques qui notifient aux parents que « les poux » constituent une maladie contagieuse et fort désagréable. Nous avons des Sociétés antituberculeuses qui tentent l'effort herculéen de purifier du mortel bacille ces écuries d'Augias que sont les usines modernes et qui ont réussi jusqu'ici à faire installer dans quelques-unes d'elles des crachoirs remplis d'eau. Nous en comptons bien d'autres encore de ces Sociétés-là, et, bien que leurs succès ne soient pas toujours merveilleux, leur existence est une preuve suffisante que l'humanité ne cherche plus dans la saleté un moyen de grâce. Nous rions de ces vieilles superstitions et nous parlons beaucoup de la science expérimentale. Nous essayons de galvaniser le cadavre grec et nous prétendons connaître la culture physique. Nous surfaisons les choses sous bien des rapports, mais la grande idée de notre siècle, l'idée originale, point empruntée aux autres, qui n'est ni surfaite, elle, ni le fruit de la magie, c'est de « faire beaucoup de choses ». — Non point faire de belles choses, non point éprouver la joie de dépenser de l'énergie vivante à une œuvre créatrice, mais forcer, surmener, gaspiller, épuiser sans vergogne et sans merci l'énergie jusqu'à la dernière goutte, uniquement pour produire des masses et des monceaux de choses, — des choses laides, nuisibles ou pour le moins largement inutiles. Dans quel but? Le plus souvent le producteur l'ignore; plus encore, il ne s'en soucie point. Il est tout simplement possédé, entraîné par l'idée fixe qu'il *doit* produire; chacun le fait et chaque année on produit davantage et plus vite. Il y a des montagnes de choses faites et en train de se faire, et cependant l'on rencontre encore des hommes qui se démènent désespérément pour tâcher d'ajouter à la liste des choses déjà créées, pour se mettre à en édifier de nouveaux monceaux et à grossir les entassements qui existent. Au prix de quelle agonie corporelle, de quelle impression et de quelle appréhension du danger, de quelles mutilations, de quelles hideurs, poursuivent-ils leur route, pour s'aller finalement briser sur ces rochers de la richesse? En vérité, si la vision de l'âme médiévale est pénible dans son effort douloureux et son regard sans yeux, grotesque dans ses tortures ridicules, celle de l'âme moderne est plus effrayante encore avec son regard nerveux, inquiet, scrutant sans trêve les coins de l'univers, et ses mains aussi nerveuses et aussi inquiètes, toujours en quête et toujours actives à quelque tâche inutile.

La présence des choses en abondance, des choses creuses, des choses vulgaires, des choses absurdes, a suscité le désir de leur possession, l'exaltation de la possession des choses. Parcourez les rues commerçantes de n'importe quelle ville, les rues que bordent les vitrines où s'étale, protégé, le dessus des choses; examinez les visages des passants — je ne parle point des affamés et des meurtris qui frangent les trottoirs et demandent plaintivement l'aumône — et voyez quelle idée révèle leur visage? Sur chacun, de la dame qui va faire des emplettes en auto à l'ouvrière en rupture d'atelier qui va de magasin en magasin cherchant une « occasion », vous trouverez peinte une vanité répugnante, consciente du bel accoutrement, semblable à celle du geai paré des plumes du paon. Cherchez l'orgueil et la gloire d'un corps beau, libre, vigoureux, se mouvant sans entraves, vous ne le trouverez point. Vous verrez des démarches affectées, des corps amincis afin de faire ressortir la coupe d'une jupe, des visages souriants, enjoués, aux yeux en quête d'admiration pour le ruban gigantesque passé dans la chevelure surcoiffée.

Et sur les visages masculins: de la grossièreté. Des désirs grossiers pour les choses grossières. L'effroyable anxiété et l'inquiétude inouïe qu'engendre la création de tout cela sont moins répugnantes que l'abominable expression de convoitise pour les choses créées.

Voilà l'idée dominante du monde occidental — du moins de nos jours. Vous la rencontrerez partout où vous regarderez, pleinement gravée sur les choses et sur les hommes; très vraisemblablement, si vous regardiez dans le miroir, vous l'y apercevriez encore.

Mais l'idée dominante d'un siècle ou d'une contrée ne saurait engager l'idée dominante d'une simple vie individuelle. Je n'ai aucun doute qu'aux jours d'autrefois, là-bas, sur les rives du Nil, à l'ombre des Pyramides, sous le poids harassant de la stupidité des autres hommes, il exista des êtres qui s'agitèrent, actifs, rebelles, haïssant tout ce qu'impliquait l'ancienne société et qui, pleins d'ardeur, cherchèrent à la renverser.

Je suis certaine qu'au sein de tout ce que créa l'agile intelligence grecque, plusieurs s'en furent les yeux baissés, insouciants de tout ce qui les entourait, cherchant une révélation de la vie plus élevée, acceptant de renoncer aux joies de l'existence de façon à s'approcher de quelque perfection lointaine, inconnue, que leurs semblables ignoraient. Je suis certaine qu'aux siècles d'obscurité, lorsque la plupart des hommes priaient et courbaient le front, se flagellaient et se meurtrissaient et recherchaient la douleur, comme cette sainte Thérèse qui clamait son désir de vouloir souffrir ou, sinon, mourir — quelques-uns se rencontrèrent qui considérèrent le monde comme une plaisanterie d'occasion et s'efforcèrent d'obliger l'univers à répondre à leurs questions, grâce à cette recherche patiente et tranquille qui aboutit à la Science Moderne. Je suis sûre qu'il s'en trouva des centaines, des milliers dont nous n'avons jamais entendu parler.

Et actuellement, quoique la société qui nous entoure soit dominée par l'Adoration des Choses et qu'elle le demeure, il n'y a aucune raison pour qu'une âme individuelle l'imite. Parce que la seule chose qui semble valoir la peine qu'on s'en préoccupe est, pour mon voisin, pour tous mes voisins, la poursuite des écus, ce n'est pas une raison pour que je m'y livre. Parce que mes voisins s'imaginent avoir besoin d'une masse énorme de tapis, de meubles, de pendules, de porcelaines, de miroirs, de vêtements, de bijoux, — de domestiques pour les entretenir, de détectives pour surveiller les domestiques, de juges pour juger les voleurs, de politiciens pour nommer les juges, de prisons pour punir les condamnés, de gardiens pour garder les emprisonnés, de percepteurs pour recueillir les appointements des gardiens et les leurs, et de coffres-forts pour y garder lesdits appointements, de manière que seuls ceux qui en ont la clé puissent les dérober, — et par conséquent acceptent d'entretenir une armée de parasites rendant nécessaire que d'autres hommes travaillent pour eux et gagnent leurs émoluments — parce que mes voisins désirent tout cela, est-ce une raison pour que je me consacre à pareille folie et courbe le dos pour servir à maintenir semblable parade ?

Parce que le Moyen Age fut sombre et aveugle et brutal, rejetterons-nous la seule bonne chose qu'il introduisit dans

les fibres de l'Homme, que le dedans d'un être humain vaut plus que le dehors? Que concevoir un objet plus élevé que soi-même et vivre pour l'atteindre constitue la seule façon de vivre qui en vaille la peine? Le but à conquérir doit être, certes, bien différent de celui qui conduisit les fanatiques de ces temps-là à mépriser la chair et à la crucifier à chaque instant. Mais on peut reconnaître les revendications et l'importance du corps sans sacrifier la vérité, la dignité, la simplicité, la bonne foi au service fastueux d'un corps dont les ornements même avilissent l'objet qu'ils sont censés exalter.

La doctrine que les circonstances sont tout et les hommes rien a été et est le fléau de nos modernes mouvements de réformation sociale.

Notre jeunesse, animée par l'esprit des anciens éducateurs qui croyaient à la suprématie des idées, même à l'heure où ils allaient abandonner cette thèse, a cru que les merveilles de la Révolution allaient bientôt se réaliser. Dans leur enthousiasme, ils faisaient dire à l'Evangile des Circonstances que bientôt la pression de l'évolution matérielle briserait le cadre des choses, — ils ne donnaient à la société mourante que quelques années à vivre. Ils assisteraient eux-mêmes à la transformation et prendraient part à ses joies. Les quelques années prévues ont passé et rien ne s'est produit; l'enthousiasme s'est refroidi. Et voici que ces idéalistes sont devenus des hommes d'affaires, des industriels, des propriétaires fonciers, des prêteurs d'argent, — les voici se glissant dans les rangs de cette société qu'ils méprisaient jadis, s'y introduisant pitoyablement, à la remorque de quelque personnage insolvable auquel ils ont prêté de l'argent ou rendu gratuitement quelque service professionnel. Les voici qui mentent, trompent, trafiquent, flattent, achètent et se vendent pour un hochet, une petite place en vedette de rien du tout. L'Idée Dominante sociale les a engloutis, leurs vies s'y sont absorbées, et lorsque vous leur en demandez la raison, ils vous répondent que les circonstances les y ont contraints. Si vous leur citez leurs propres mensonges, ils sourient avec une complaisance flegmatique, vous assurant que lorsque les Circonstances exigent qu'on mente, mentir vaut beaucoup mieux que dire la vérité, qu'agir par détours est parfois plus effectif que s'y prendre franchement; que flatter et

duper importent peu si la fin recherchée est désirable; que d'ailleurs, dans les circonstances actuelles, la vie ne serait pas possible sans tout cela; qu'elle serait possible si les circonstances rendaient plus facile de dire la vérité que de mentir; mais que jusqu'à ce moment-là chacun doit s'en tirer par lui-même comme il peut et coûte que coûte. Et le cancer continue à ronger la fibre morale, l'être humain devient un tas, une masse, un morceau de glaise, prenant toutes les formes et les perdant toutes, selon le coin ou le trou particulier où il désire se glisser ou s'enfuir, — incarnation répugnante de la banqueroute morale engendrée par l'Adoration des Choses.

N'eût-il pas été dominé par pareille conception matérialiste de la vie, sa volonté n'eût-elle pas été bannie de son existence par le raisonnement intellectuel et par son acceptation de son propre néant, que le même homme eût vu les aspirations désintéressées de ses premières années croître et se fortifier par l'exercice et l'habitude. Sa protestation contre l'époque ne se serait point effacée et elle aurait eu son effet.

— Qu'on donne au meneur ouvrier une situation politique et voilà le système social devenu parfait, disent nos ennemis en riant. Et ils nous citent un John Burns déclarant à son entrée à la Chambre des Communes: que « le temps de l'agitateur est passé » et « le temps du législateur venu ». — Qu'un anarchiste épouse une héritière et le pays est sauf, ricanent nos adversaires. Et ils en ont le droit. Mais l'auraient-ils ou pourraient-ils le prendre, ce droit, si nos vies n'étaient pas au premier plan dominées par des désirs plus impérieux que ceux que nous voulons qu'autrui prenne pour nos aspirations les plus chères?

C'est la vieille histoire: « Visez les étoiles et vous pourrez atteindre le linteau de la porte; visez le sol et vous atteindrez le sol ».

Il ne faut pas supposer qu'un être individuel quelconque puisse atteindre jamais à la pleine réalisation de ce qu'il vise, même quand son but n'implique pas une action en commun avec d'autres; il *manquera* son but. Dans une certaine mesure il sera vaincu par l'hostilité ouverte ou latente. Mais il atteindra quelque chose de haut s'il continue à viser un but élevé.

— Que voulez-vous donc? me demanderez-vous. Je voudrais que les hommes aient la dignité de choisir un but plus élevé que la chasse aux écus; qu'ils choisissent une chose à faire dans la vie qui soit en dehors des choses qui se font pour se faire et qu'ils s'y tiennent. Non pour un jour, non pour une année, mais pour toute la vie. Et qu'ils aient foi en eux-mêmes! Qu'ils ne soient pas comme un feu follet, professant ceci aujourd'hui et demain acclamant cela, et s'évadant de ceci comme de cela chaque fois qu'ils le trouvent facile. Qu'ils ne défendent pas une thèse aujourd'hui et baisent la manche de ses adversaires demain, avec, pour excuse, ce cri de faiblesse et de lâcheté dans la bouche: « Ce sont les circonstances qui me font ». Regardez bien au-dedans de vous-même et si vous aimez les Choses et le pouvoir et la plénitude des Choses mieux que vous aimez votre propre dignité, la dignité humaine — oh! dites-le! Dites-vous-le à vous-même et tenez-vous-y. Ne soufflez pas à la fois le froid et le chaud. N'essayez pas d'être un réformateur social et en même temps un possesseur respecté des Choses. Ne prêchez pas le sentier étroit quand c'est avec joie que vous cheminez sur la voie large. Prêchez la voie large ou ne prêchez rien du tout. Ne faites pas de vous un fou en disant que vous voudriez préparer la route à une société libérée, alors que vous n'êtes pas même disposé à lui sacrifier un fauteuil. Lectrice, dites franchement: « J'aime les fauteuils mieux que les hommes libres, et je les désire parce que je le choisis, et non parce que les circonstances me font telle que. J'aime les chapeaux, vastes, immenses, avec quantité de plumes et de grandes ailes. Et je préfère me procurer ces chapeaux-là que de m'occuper des rêves sociaux qui ne s'accompliront pas de mon temps. Ce monde adore les chapeaux et je désire les adorer en sa compagnie ».

Mais si c'est la liberté, l'orgueil et la force d'être individuellement, et la libre fraternité des hommes basée sur l'affinité que vous choisissez comme l'objet où se manifestera votre vie, eh bien ne le vendez pas pour du clinquant! Croyez à la force de votre âme et qu'elle se frayera sa propre route; lentement peut-être, en passant par d'amers conflits, votre force s'accroîtra. Et il ne vous sera pas difficile de renoncer à des possessions pour lesquelles

d'autres abandonnent jusqu'à la dernière possibilité de liberté.

A la fin de votre vie, vous pourrez fermer les yeux en disant: « Je n'ai point été gouverné par l'Idée Dominante de mon Siècle. J'ai choisi ma propre Cause et je l'ai servie. J'ai prouvé par toute une vie d'homme qu'il est quelque chose en l'homme qui le sauve de l'absolue tyrannie des Circonstances, qui en triomphe et les refond, et cela c'est le feu immortel de la Volonté Individuelle, laquelle est le salut de l'Avenir ».

Il nous faut des Hommes, des Hommes qui se tiennent à la parole qu'ils se sont donnée à eux-mêmes, — qui s'y tiennent non seulement quand c'est facile, mais aussi quand c'est difficile, — quand l'ouragan gronde, que le ciel est zébré de lignes blanches et de traits de feu, que les yeux sont aveuglés et les oreilles assourdies par la guerre des forces en conflit, — qui s'y tiennent quand le ciel est gris et que rien n'interrompt sa désespérante monotonie. Tenir jusqu'au bout, voilà ce que signifie avoir une Idée Dominante que ne peuvent briser les Circonstances. Et les hommes qui tiennent jusqu'au bout font et défont les Circonstances.

Voltairine DE CLEYRE.

GRILLOT DE GIVRY

LE CHRIST ET LA PATRIE

PRIX : 9 FR. — FRANCO : 9 FR. 60

Sous le titre : *Le Christ et la Patrie*, Grillot de Givry a fait paraître, il y a une douzaine d'années déjà, un livre pacifiste qui a obtenu fort peu de succès. La paix était alors considérée comme une utopie.

Les événements de 1914-1918 ont donné à ce livre un regain d'actualité. Les volumes invendus, que l'ancien éditeur se disposait à mettre au pilon, ont été si vite enlevés, que la librairie A. Delpeuch, 51, rue de Babylone, à Paris, a jugé à propos de publier une nouvelle édition, augmentée d'une préface et de notes.

La thèse de l'auteur est que le Christ a dit aux hommes de s'aimer les uns les autres; que l'idée de patrie, au contraire, divise les hommes en fractions ennemies, dont chacune se croit supérieure aux autres et cherche à les dominer. C'est une idée antichrétienne, génératrice de la guerre. Il faut la combattre à tout prix.

Grillot de Givry est un catholique fervent. Ses arguments n'en ont que plus de valeur. Il traite le drapeau d' « emblème du sang versé et à répandre, emblème que l'on promène comme un ostensoire, avec rebondissement de grosse caisse, et que l'on présente comme une idole à l'adoration des foules hébétées. »

C'est cette adoration du drapeau, ajoute l'auteur, c'est ce fanatisme de l'uniforme et de la guerre, qui, revêtant toutes les apparences d'une religion, a tué l'Eglise catholique. Etre patriote, c'est trahir le Christ.

Telle est la thèse. Elle est hardie; mais son développement est suggestif, en raison des arguments qu'il procure à ceux qui, catholiques ou non, ont entrepris la noble tâche de faire haïr la guerre et d'en conjurer le retour.

Le livre de Grillot de Givry doit être entre les mains de tout internationaliste.

C'EST LE BREVIAIRE DE LA PAIX.

Vient de Paraître

A LIRE

A FAIRE LIRE

AU CAFÉ

par Errico MALATESTA

Il est inutile de présenter MALATESTA, l'anarchiste bien connu, dont la vie fut une lutte sans répit contre les forces mauvaises de la société. Arrivé aujourd'hui au seuil de la vieillesse, MALATESTA est de ceux dont la probité et le désintéressement forcent au respect les adversaires les plus acharnés.

La Librairie Internationale édite une traduction française d'un de ses ouvrages : *Au Café*, recueil de dialogues où sont discutés à fond des problèmes sociologiques de toutes sortes.

L'histoire de cet ouvrage est fort curieuse. ERRICO MALATESTA le commença en mars 1897 pendant que, clandestinement, il rédigeait presque à lui seul, à Ancône, le périodique l'*Agitazione*, toute la police internationale étant à sa recherche. On avait quelque soupçon de sa présence à Ancône, et la petite ville était sillonnée d'espions sous les travestissements les plus grotesques, cherchant le « conspirateur ».

Enfin, MALATESTA fut arrêté par hasard, par l'imprudence d'une personne étrangère à la politique, qui, prise dans la rue, parmi les passants, parla sans savoir de qui il s'agissait, d'un homme qui « vivait caché » l'étage au-dessus du sien dans sa maison même.

Relâché presque aussitôt, MALATESTA négligea quelque peu les dialogues commencés. Il ne tardait pas à être arrêté de nouveau et, en 1899, il fuyait à l'étranger. La première partie des dialogues fut publiée en brochure en AMERIQUE, en SUISSE, en ITALIE et dans de nombreux journaux.

En 1913, lorsqu'il fonda son nouveau journal *Volonta*, MALATESTA écrivit de nouveaux dialogues. Mais il fut, encore une fois, obligé de s'enfuir à LONDRES. Enfin, en 1920, ayant reçu l'hospitalité chez un ami, il se décida à revoir et à augmenter ses dialogues. A peine quittait-il son ami qu'il fut arrêté de nouveau. Mais le manuscrit put être sauvé et c'est ce dernier que publie la *Librairie Internationale* avec une intéressante préface de LUIGI FABRI.

Ces dialogues, vivants et substantiels, ne peuvent guère se résumer : ils sont à lire.

En Vente "A LA BROCHURE MENSUELLE"

39, rue de Bretagne, Paris 3e - Chèque postal 239-02

PRIX BROCHÉ 5 F. FRANCO RECOMMANDÉ 5,75

RELIÉ PRIX 6 F. FRANCO RECOMMANDÉ 6 F.75

« On ne détruit que ce que l'on remplace »

Les religions cléricalistes grandissent dans la carence de la pensée-libre

VIENT DE PARAITRE

L'HOMME DEVANT L'ÉGLISE

Cinq Conférences-Polémiques sur l'Église et l'Evolution

par

CH.-AUG. BONTEMPS

Quelques Opinions :

. . . Ces arguments sont, à mon sens, déterminants...

Henry Bellamy

. . . un livre qui a le rare mérite de faire beaucoup penser.

Paul Brulat

. . . une curieuse brochure qui l'apparente par la manière à notre cher Jean de Bonnefon.

G. de la Fouchardière

. . . le délié de la pensée s'allie à la dialectique la plus subtile comme à la forme la plus pure.

Fernand Kolney

On ne peut vous lire sans être ravi par votre érudition précise et votre puissance dialectique. **Han Ryner**

Collection des « Cahiers Francs »

1 vol. de 216 pages: **10** fr. - Franco recommandé: **11** fr. **25**

« Rien de grand ni de durable ne se fait sans la Foi »

Il est une Foi sans dogme ni clergé. Elle dort. Réveillons-la

On trouve aux éditions de *l'en dehors*

22, cité St.-Joseph - Orléans
les ouvrages ci-dessous :

un n° 90 cent. ; un an : 10 fr. 50 : extérieur : 15 fr. 50

par E. ARMAND

	FRANCO
L'Initiation individualiste anarchiste.....	10.60
Fleurs de Solitude et Points de Repère.....	12.60
Ainsi chantait un en dehors.....	20.60
— (2e série) *à paraître*	5.60
Profils de Précurseurs et Visages de Rêve.....	5.60
Les Loups dans la Ville (pièce en 4 actes).....	4.10
Le Combat contre la Jalousie et l'Amour en liberté	2.50
Pierre Chardon, sa vie, son œuvre, sa pensée..	1.75
Grandes Prostituées et Fameux Libertins (documents pour une interprétation sexualiste de l'histoire).	26.25
Realismo y Idealismo mezclados.....	6. »

par divers :

Les Différents Visages de l'Anarchisme.....	2.50
30 brochures et tracts assortis sur l'individualisme anarchiste, l'antimilitarisme, les milieux libres, etc., etc...	6.50
10 brochures et tracts sur l'amour libre, la liberté sexuelle, le combat contre la jalousie, la camaraderie amoureuse, l'homosexualité, le nudisme, le féminisme, etc...	7.50
Collection de *l'en dehors* (du début au 15 octobre 1930), 145 numéros.....	75. »

Imp. spéc. de la Brochure Mensuelle, 39, r. de Bretagne, PARIS-3e
Le Gérant : TOUTAN.

Qui sommes-nous ?
Que voulons-nous ?
Que revendiquons-nous ?

Dans tous les lieux, les individualistes anarchistes de notre tendance veulent instaurer — dès maintenant et dans tous les temps — un milieu humain fondé sur le fait individuel et dans lequel, *sans contrôle, intervention, immixtion* quelconque *de l'Etat*, tous les individus puissent, soit isolés, soit associés, *régler leurs affaires entre eux*, au moyen de libres pactes, résiliables après préavis et cela pour n'importe quelle activité, que l'association soit l'œuvre d'une personnalité ou d'une collectivité. Leurs *associations volontaires* sont des unions de camarades, basées sur l'exercice de la *réciprocité* ou « égale liberté ».

Les individualistes-anarchistes considèrent comme leurs adversaires toutes les institutions et toutes les individualités qui, directement ou par personnes interposées, veulent les assujettir à *leur autorité* et *user de violence* à leur *égard*, autrement dit tous les partisans des CONTRATS IMPOSÉS. Ils se réservent de *se défendre* contre eux par tous moyens à leur disposition, la ruse y compris.

Les individualistes de la tendance de *l'en dehors* combattent la jalousie sentimentalo-sexuelle et l'exclusivisme en amour qu'ils tiennent pour des manifestations autoritaires, sinon pour des phénomènes psychopathiques. Ils propagent la thèse de la « camaraderie amoureuse ». Ils revendiquent TOUTES LES LIBERTÉS SEXUELLES (dès lors qu'elles ne sont entachées de violence, de dol, de fraude ou de vénalité) y inclus le droit d'éducation, de publicité, de variation, de fantaisie et d'association.

lisez et faites lire *l'en dehors* — un fascicule, 1 franc (extérieur, 1 fr. 25)